

Carnet Joseph LAFORGE – Bataille du Signal de Xon

(du jeudi 18 au vendredi 26 février 1915)

Jeudi 18 février. Dans la rue centrale du village de Loisy*. C'est le matin. Le jour est tout à fait venu. Au loin le Signal de Xon tout au bout de sa pyramide fine... On dit que les boches en ont été chassés enfin hier soir derrière la crête où ils se cramponnaient encore. La vision d'aller là-haut dans les tranchées ne m'émeut pas... Il paraît qu'hier 200 pièces d'artillerie tonnaient sur la partie occupée par l'ennemi...

[haut de page]

Loisy – Pont à Mousson

Hier marche de toute la journée et arrivée de nuit à Neroy [Norroy-lès-Pont-à-Mousson] *. Marche extrêmement pénible, mon pied droit me fait horriblement souffrir : je n'y prends garde, je ne veux pas y penser. J'oublie toutes mes fatigues à la première pose[sic].

Les mêmes impressions du début de la guerre qui reviennent : les odeurs, les lumières, la vie. Les visages ce matin sont défaits... Nous couchons dans une salle de classe ! Je vais présenter mes amitiés à la nerveuse institutrice et je dors en riant[?] le sommeil pointillé toute la nuit par des coups de canon.

Des soldats du 277 passent couverts de boue.

Mon ami Ginet me récite une poésie sur Loisy même « La noce sanglante » *.

Je pense à Varangéville et St. Nicolas.

1 heure. Sous-bois... près du Signal de Xon pour la grande halte. Coups de fusils par intermittence. Canonnade fr[ançaise] [?] en pittoresque, Ageron[?] cuisine plus que jamais de rouges bifteck[sic], à travers la fumée.

Depuis quatre heures du matin n[ous] reprenons notre marche dans la boue sur des routes droites interminables. Tout le long, des hommes calent... Je marche malgré tout, malgré le sac, la fatigue, les pieds écorchés. Nous laissons à gauche Pont-à-Mousson ... on doit attaquer ce soir... Les boches sont t[ou]j[ou]rs sur un des versants du Signal. Hier soir n'ayant plus de munitions* de part et d'autre ils se jetaient des pierres.

1 heure ½. On a approvisionné le magasin du fusil. Nous attendons près du Colonel.

Le 75* terrorise. Silence complet des marmites boches. Ce doit être une attaque qui se prépare car le lieut. Tulay[?] vient de dire qu'il y avait pour une heure de canonnade. Dans le fossé plein de mousse de feuilles mortes et d'humidité...

[haut de page]

Signal de Xon

Trois heures de l'après-midi. Un infernal concert commence comme je n'en ai pas encore entendu... Mais un concert spécialement français. Des coups par centaines et par milliers : on dirait que tout le ciel crache et de tous les côtés à la fois. Tout point de l'horizon semble vomir : « Qu'est-ce qu'ils prennent ! » Et toujours ! Et encore ! Par centaines ! Par milliers !

Au milieu du village nègre*. Le concert est inimaginable ! Il pleut des coups ! Est-ce la terre qui s'entr'ouvre ? Est-ce ainsi une fin du monde ? C'est terrible ! Encore ! Encore ! Encore ! Tout crève. On dirait que la terre s'effondre et s'entr'ouvre devant des cataclysmes innommables !

On croit que le concert cesse, qu'il va cesser ! Il reprend de plus belle, déchire, crache, mord, fouette, hurle. Le ciel est comme la peau tendue d'un tambour sur laquelle des mains de dieux feraient le plus horrible des tapages... Et cette peau a l'air de toujours mieux vibrer et se tendre... On dirait un match de géants invisibles luttant à qui frapperait le plus fort et le plus vite. Puis une résonance qui se prolonge et que coupe tout à coup un coup nouveau. Et les échos reprennent les centaines de ces hurlements pour les multiplier par des centaines. Un monde de rochers a l'air de crouler là-bas.

Et ce concert a quelque chose de clair et de bien français ! Il rage ! Il est la voix du droit outragé qui se défend.

... Accalmie de quelques instants. On entend éclater les obus après leur départ.

Piano... Une batterie en solo...

Un 305* vient de trois lieues porter sa note de tonnerre... Il passe avec un léger battement d'aile...

[haut de page]

Signal de Xon

Pianissimo...

Pas pour longtemps...

Le concert continue avec moins de violence. Maintenant on entend distinctement partir le coup et éclater l'obus.

Impression de force horrible... Mon imagination devine l'œuvre vengeresse là-haut.

Parfois le vol des obus ressemble au bruit d'un vent violent dans les arbres qu'il veut arracher.

... Dans le village pittoresque la fumée sort légère des huttes de branchage... On glisse dans la boue. Un sergent rit de bon cœur... Le concert est au ralenti[sic]... Un oiseau chante.

Tout autour dans les villages bien des cœurs écoutent : « Les pauvres enfants ! » disent les vieilles grands-mères. A Metz on doit réfléchir.

Le drapeau* vient d'être appelé et nous quitte précipitamment...

Un coup part comme un coup de langue* de clairon, seule, brève, nette à la française.

C'est le prélude de l'assaut... les colonnes d'infanterie – par milliers - montent dans cet enfer qui donne de l'aile... Ils grimpent sur la pyramide lorraine, les enfants du Dauphiné, du Jura paisible, de la Provence de soleil, les enfants du terroir, en première ligne, héroïques enfants dont... [phrase restée incomplète]

4 heures moins 5. Et maintenant, après une marche dans la boue nous voici sous-bois assez clair. Le terrible concert continue. Il y a sous ces arbres des groupes de soldats serrés, des chevaux au repos.

Les blessés passent... L'un soutenu par deux camarades, un œil saignant sous le bandeau blanc. L'autre mort peut-être

[haut de page]

Signal de Xon

sur son brancard ! Oh ! ce pied sur cette civière. Un colonial le pantalon coupé vers la cuisse laisse voir la blessure d'un éclat d'obus. Les obus allemands sont entrés en danse pour frapper la croix rouge... Le médecin-major, c'est la [mot illisible] figure défigurée... Les croix-rouges f[mot illisible] courent quand même vers les infortunés... On appelle dans l'orage...

C'est la grande bataille qui se poursuit. C'est la mêlée effroyable... Un cheval pousse là-bas un cri humain de détresse.

Un cavalier sans son cheval... Deux soldats emmènent un pauvre soldat dont la tête penche... Du sang tout le long de la route... Des croix-rouges portent une croix-rouge. C'est le major du 36^e colonial.

Et puis encore un brancard... Le soir vient... Va-t-il faire tomber ce voile d'horreur ?

La rafale d'enfer donne toujours. Un 120 long immédiatement derrière nous, nous fait porter à gauche. Sous un chêne très haut. Maintenant je ne trouve plus de mots pour décrire la bataille. Là-haut au sommet de la pyramide tout doit crouler, fumer, voler... Ils montent. Il faut à tout prix être maître de la position a dit le Général Dubail.

4h1/4. L'attente est angoissante. Pas un coup de fusil. Ils montent[?]. Pas un cri de soldat... Mais toujours le canon par centaines de coups.

Mais il y a aussi une canonnade plus lointaine, très lointaine... Attaqueraient-ils ailleurs aussi ? Et maintenant les capotes bleues sans fusils...

Un obus vient de nous envoyer une poignée de grenaille...

Et encore le grondement lointain. C'est l'énigme.

Les obus allemands qui ont l'air de pleuvoir

[haut de page]

Signal de Xon

maintenant. C'est le plus fantastique des orages.

Et le ciel qui s'éclaircit.

Bientôt six heures... La nuit vient... Le croissant de la lune sort très lent entre les branchages très hauts. L'orage toujours.

Fermez-vous mes yeux ? On pense au coin natal tranquille. Dans la rue paisible les premières taches de lumières... Deux voisins se parlent entre eux...

Les figures s'effacent prises par l'ombre. Le sous-bois se peuple de solitude pendant que tout autour l'orage se poursuit.

Là-haut ! Toujours là-haut ils pleuvent, ils ouvrent la terre, ils crient la mort effroyable.

Fusillade maintenant très lointaine.

Un arbre géant sort son spectre, coupé en deux par un obus comme une allumette...

O Nuit fais tout cesser et fais venir la Victoire. Elle est habillée de noir comme toi, silencieuse et grave...

La Nuit. L'arbre serre le soldat près de lui. Tout semble vouloir se fondre, disparaître. Une lumière dans une tranchée, une étoile.

[1 ligne en pointillés]

Vendredi 19 février. Au fond d'une cave de Héminville.

9h ¼. L'ensemble des trois villages forme le village de Léménil [Lesménils] : Héminvil [Héminville], Xon et Noroy [Norroy]*. A 400 m de Xon existe le poteau frontière*.

Un fond de cave sur la paille qui sent l'humidité et la terre. On a ouvert le soupirail ; un flot de soleil apporte de la jaune clarté et une myriade de grains de poussière qui volent comme de légers insectes dont quelques-uns plus gros et blancs attirent tout à coup l'attention, passe[sic] d'un coup

[haut de page]

Signal de Xon

d'aile et disparaît[sic] dans l'ombre. A l'autre extrémité de la cave, une projection de lumière filtrant par un trou me rappelle une gravure d'un de mes petits livres de sciences – quand j'étais écolier. La cave est voûtée. Bailly a une peau de pomme de terre. Il me répond que j'ai une tête de navet. Sans compter que les figures se sont complètement retournées depuis ces trois jours de fatigue démesurée. Plus de couleurs mais des faces amaigries et terreuses...

... Hier soir q[uel]q[ues] instants après que la nuit eut tout couvert et caché sur la terre, et que le ciel fut ouvert comme un livre très beau, que la Nuit eut fermé la bouche [mot gratté à peine lisible : effroyable] des canons et amené tant de silence que j'entendais dans le taillis marcher des ombres, j'ai été désigné pour aller prendre position dans le village de Héminvil[sic] dont nous venions de nous emparer. Dans la nuit quelqu'un nous renseigne : « C'est la Victoire – Complète – Eclatante. Les boches ne sont plus sur le Signal. C'est fait nous l'occupons. Le village de Noroy[sic] le matin mi-français mi-boche est à nous. C'est le 5^{ème} Bataillon du 227 qui y est entré. Le G. est dans le bois en réserve. Marche dans la nuit pour rejoindre notre poste – dans une boue innommable qui donnent[sic] l'impression de marcher dans un enlèvement[sic] d'horreur, sur laquelle on glisse, on se colle comme dans une glu, la terre pétrie a l'air de vouloir vous tenir, de vouloir vous manger... Chaque pas est accompagné d'un bruit de bouche qui s'ouvre – plein de salive. La terre a donc encore faim ? Il faut s'arrêter car les jambes sont écartelées... défaites, pétries de fatigue. On se relève pour s'enfoncer plus encore à l'autre pas. La boue envahit le mollet qu'il grossit. Elle grimpe sur la capote, arrive à la ceinture... Et là-haut une Nuit d'une beauté sans égale.

[haut de page]

Signal de Xon

Le ciel a tiré toutes ses étoiles vives qui palpitent comme des yeux en pleurs... Qu'est-ce [que] cela fait à Sirius ce qui se passe en bas... L'éternelle beauté impassible là-haut... Sur la terre les hommes ont sorti toute leur horreur et la Nuit tout son calme enchantement... Sur le Signal le croissant agrandit[sic] de la lune sur la ligne douce du coteau uniformément noir, fait un [mot effacé] la tache[sic] d'un crépuscule...

Nous voilà au village, devant le poste de secours où les ombres charient[sic] d'autres ombres couchées sur de petites voiturelles*. Ce sont les blessés qui ne resteront pas dans la nuit glacée. Ces ombres qui bougent ont des croix-rouges, elles se pressent, interrogent, s'inquiètent*. Voilà un petit chariot qui part : « Pauvres gens ! » O Nuit ! Sois moins gelée pour que son sang ne se glace pas comme l'eau de la route.

10 heures et demie. Les soldats se sont précipités à la cave. Les marmites tournent autour de notre poste. C'est qu'un avion boche est passé. Une marmite sur la fontaine où je suis venu chercher de l'eau il y a q[uel]q[ues] instants. Nous sommes pressés, écoutant...

Un peu de lumière tombe sur mon crayon du soupirail fermé. Dehors un temps merveilleux de soleil de printemps. Un horizon infini avec des nids de villages. La sève chante la

Vie, sous l'écorce palpitante. Tous les bois doivent vibrer sous les caresses de lumière. Le bourgeon doit se sentir heureux sur son arbre...

Les marmites se sont tues. Les conversations et la gaieté reprennent.

Hier soir il nous faut réparer la ligne. Des obus boches mettent des poings sanglants sur le Signal... Il fait très froid. Ma pensée va au blessé qui, sous la nuit qui a amené toutes ses étoiles et toute sa bonté [initialement : beauté], voit lui, descendre la Mort.

[haut de page]

[Petit bout de papier scotché entre les deux pages : Mères si vous aviez vu ce qu'on avait fait de vos fils ? 21 août 1972 JL]

Signal de Xon

Je pense aussi à cette nuit toute semblable sur la proue de Domptail*, nuit tragique aussi celle-là où pour la première fois je regardais la Guerre. Hier soir je me sentais calme, confiant, tranquille. Et regardant au-dessus de la Terre, vers toutes les splendeurs d'en haut, je sentais que c'était peu de choses de mourir...

C'est le 36è Colonial qui a été éprouvé. Pas de pertes au 222è. Le 277 a eu au combat de 1100 hommes hors de combat.

Ce matin nous réparons la ligne. On aperçoit sur le Signal les tranchées occupées hier par les boches et aujourd'hui à nous. Sur tout le coteau c'est le vrai champ de bataille avec son désordre, ses fosses d'obus, le soldat immobile, près de sacs abandonnés, de cartouchières, d'équipements couverts de boue... Un sac ouvert... Dans le jardin un pantalon rouge et un autre camarade près de lui, deux frères dans la mort.

Midi. C'est le calme. Les canons, comme des dogues éreintés, se taisent. Mais ils sont au qui-vive.

Trois heures. Décidément « journée calme » aujourd'hui, rien à signaler. Je passe ma journée au fond de la cave, m'habituant à l'obscurité et trouvant le soleil bien doux quand je passe la tête par la porte, sur la nature en gaieté...

Nos pertes d'hier seraient paraît-il de un mort et deux blessés. Le colonel a couché lui aussi à la cave hier soir : c'est un homme d'un bon grand cœur. Il me revient de ses propos qui font de lui un père dans le régiment.

On me dit qu'hier 90 pièces françaises tonnèrent.

[2 lignes en pointillés]

Samedi 20 février. Cinq heures ½ du matin. J'ai cherché sur la cheminée en désordre, pleine d'objets les plus divers

[haut de page]

Signal de Xon

un dernier soupçon de bougie auquel je donne des morceaux de cire à manger et qui va me permettre d'écrire. Les camarades télép[honistes] sont partis installer une ligne du Xon à la brigade... Dans l'infirmierie du poste de secours abandonné de ses blessés les dormeurs sont entassés sous leurs couvertures de campement. Les équipements sont en fête avec les lampes, pot à vin, quarts, boîtes à singe. Un lit sans matelas, un poêle sans feu... Les dormeurs se parlent avec des soufflements[? ronfflements[sic]]. Dehors une sentinelle de la même teinte que la boue. Car elle règne partout l'affreuse colle. Elle réserve dans tous ses coins toutes ces horreurs.

Hier soir je me suis occupé du frichti. Lard grillé avec des oignons et singe... Pâté de foie. Soupe de pâtes. Chocolat*. Vin à discrétion qu'on avait pu cueillir dans la forêt... Ce n'est que quelques heures après avoir été endormis qu'on nous a fait monter à l'infirmierie. Je me jette dans un coin sur des équipements et je me trouve très bien. Je pense aux soldats des compagnies qui, depuis deux nuits, après deux autres nuits couchés sur la dure, ont dormi dans les tranchées ouvertes sur le froid remplies de boue comme un fossé qui se serait vidé... Nuit tragique où [elle] se glisse sous la plante des pieds, vous serre dans les souliers de ses doigts horribles, vous donne des caresses monstrueuses, le long des jambes et des reins... Elle fait crier l'estomac qui appelle... On voudrait marcher... Mais comment voulez-vous que des milliers d'hommes se promènent dans la forêt trempée et qu'il faut garder et... [phrase restée incomplète]

9 heures ½. Ma chandelle est morte tout à l'heure et m'a coupé le crayon.

Dehors un temps merveilleux. Un oiseau parle d'amour... La porte de la cave entr'ouverte laisse voir une bande de ciel bleu... Le silence... Et maintenant à cœur de joie une alouette jette des trilles.

[haut de page]

Signal de Xon

... C'est la fin de la grande bataille.

Le champ tragique et couvert de morts. Une centaine du 277 qui ne sont pas encore enterrés. Il y en a de partout... Sur le Xon il y a quantité de boches.

Trois heures ½. Notre poste est bombardé : pas moyen de mettre le nez dehors. Un homme blessé, un cheval près du colonel qui revient de Noroy[sic] reçoit une grenaille au front... Des officiers d'armée descendent dans no... [phrase restée incomplète]

Dimanche 21 février. Est-ce jour ? Est-ce nuit ? Est-ce le matin, midi ou le soir ? Est-ce printemps ou en hiver ? : toujours au fond de la cave. C'est dimanche paraît-il. Un télégramme hier soir

annonçait une messe en forêt*... Temps gris qui voudrait pleurer. Sourires de soleil. Temps noir ce matin... Règne éternel de boue.

~~Souvenir~~ Une de mes plus terribles impressions de guerre... Les brancardiers chargés d'enterrer les morts ont accompli hier soir leur pénible besogne. En rejoignant mon cantonnement, je les ai vus passer transportant des cadavres roulés dans la boue. Ils passaient silencieux dans la rue principale du village démantelé sous la nuit grise ; il n'y avait que la boue qu'on entendait... Ils se réunissaient à l'entrée du village et là, sur une longue charrette spécialement réquisitionnée, ils versaient les corps*... Je cherchais leurs formes humaines dans le tas grouillant. Sous un affreux mastic, j'avais peine à les dessiner. Tous encore équipés, la baïonnette mettant une tache blanche dans toutes ces ombres – celui-là a son visage aimé pressé autour d'une bonne lampe, dans un intérieur qu'il remplissait autrefois de bonheur – celui-ci a sa mère qui sourit en ce moment en lisant sa dernière lettre. « Le brave enfant ! » Tous ont de la vie ailleurs qui les attend et qui ~~ils~~ ne les reprendront pas[sic]... Ils s'entassent. L'horrible char monte... Il en vient toujours en silence. On les soulève et d'un coup d'épaule ils grossissent

[haut de page]

Signal de Xon

le tas avec un bruit de sac qu'on décharge. En voici un qui a l'air d'avoir voulu repousser la mort q[uan]d il l'a vu[sic] accourir... Ils étaient sur le Signal depuis quatre jours sans sépulture. Les soldats dans les tranchées les avaient pour compagnons... Et ce qui ajoute au poignant de l'heure tant d'émotion c'est que le cortège qui se glisse dans la nuit passe dans un décor dont on ne peut imaginer plus de détresse... Ce ne sont que des ruines*. Ce sont des spectres vivants ces maisons aux blessures affreuses... Tout est crevé, percé, démantelé, ouvert de la cave au toit. Les faces croulent. C'est le désordre inexpugnable dans l'éternel liquide de boue.

Les maisons ont crevé leur flanc pour faire un passage d'un bout à l'autre du village à l'abri du regard du canon. Il semble que l'on fait un rêve étrange quand on le traverse... Des voix d'hommes et des lumières se devinent sous un soupirail... Dans les caves des hommes préparent à manger car le jour la fumée amènerait l'obus... Et puis l'estomac qui crie depuis quatre jours n'a pas peur de la mort. Dans le petit cantonnement où nous avons de la paille pour dormir ce soir, sous le plafond crevé de shrapnells, je m'étends près des camarades qui ont pu se procurer force rhum et vin. Barge qui avait aimé avant la guerre reçoit ce soir même l'avis de mort du nouveau-né de la femme à qui il a juré le mariage... Et certes le brave garçon est un peu fou de douleur. Et cette nuit, cet acte tragique de la guerre, ces désolations aident à ses larmes... Ce doit être aussi un cercle de l'Enfer [2 mots grattés illisibles].

Nuit calme. La 22^e Cie s'est emparée des sentinelles allemandes. On a amené un blessé allemand qui avait reçu une balle au bas-ventre et qui disait : « Camarades ! » Il est du 30^{ème} Rég[imen]t de Landwerh[sic ; Landwehr].

J'ai eu hier soir mon courrier : une lettre de maman,

[haut de page]

Signal de Xon

[rajouté : avec grand-mère, J.-Claude 21 août 1975 déjeuné à Clémencières]

de Milles[?] Reguillon[?], Barnel, Journal, Mme et M. Bouchet qui est rappelé par télégramme et sera en tranchée dans q[uel]q[ues] jours. [rajouté : Bouchet avec moi instituteur à Allevard tué en tranchées quelque temps après]

Pourrais-je me plaindre ? Jamais mon moral ne fut aussi ex [phrase restée incomplète].

Cinq heures $\frac{1}{4}$. La porte de la cave est ouverte sur une étendue immense. Le soir met des dorures sur les ondulations proches. Puis une forêt s'étend calme, se préparant la fête du Printemps. Des points élevés ferment l'horizon. Un feu dans le bois – de brave soldat.

La nuit vient. Nous avons installé commodément nos appareils téléphoniques sur une table.

... Qu'est-ce que la boue ? Elle est aussi pure que la flamme ai-je pensé hier soir. Qu'importe la forme qui nous intéresse pourtant beaucoup nous, Français ! Au-dessus de [la] boue et de la guerre...

9 heures du soir. Il y a vent de départ : c'est moi qui l'ai porté[sic] aux échos... silencieux la bonne nouvelle. Sortir de ce cauchemar, retourner à Varangéville voilà le Rég[imen]t au bonheur.

Je suis à la cuisine du cantonnement où une table ronde est chargée de vivres. J'ai soupé ce soir avec Rolland Audibert.

Les soldats parlent de la vie aux tranchées « C'est terrible ! ». Sur le Signal tout est bouleversé, pétri, labouré. Les jambes sont en l'air. C'est le champ de bataille. Les tranchées blindées ont sauté. Un soldat est coupé en trois...

Lundi 22 février. Dans la cave, on vient d'apporter des papiers ramassés sur les morts du champ de bataille... Un mandat fr[ançais] de 40 fr[ancs] avec un porte-monnaie. Des papiers allemands ployés dans un journal sur lequel je lis près de la bougie dansante : « Die Rebe tes Finanzminif ters wurb mebrind beiguders unt Oedjkund... » [?]Le C[ommandan]t l'ayant... [phrase restée incomplète]

4 heures $\frac{1}{2}$. Journée d'ordre et contre-ordre, d'espoir

[haut de page]

Signal de Xon

de départ et « d'acceptation de l'idée de rester » au fond de la cave. J'ai de la fièvre. Dehors temps gris. Ce matin brume qui a caché la plaine à l'artillerie. Hier soir [le reste de la phrase a été gratté]. Il y avait au Xon une [mot illisible] de [2 mots grattés] de mélinite et de chéditte* près de 600 kilos que les boches n'ont pas eu le temps d'employer.

Mardi 23 février 1915. Le réveil dans la grange ? cave ? grenier ? qui nous sert de cuisine et de chambre à coucher. Bientôt le jour et le départ pour Varangéville.

Hier soir le 325 est venu pour relever ; les off[iciers] étaient aussi heureux que les soldats.

Les camarades qui reviennent du Xon disent que les chats des maisons abandonnées vont manger les morts. Les infirmiers ramassent les cadavres – en gaieté : la plupart des étudiants : « Cela me rappellent[sic] dit l'un en tirant une cuisse, le temps où j'aidais les infirmiers à l'école de médecine... »

7 heures. Dans la cuisine pleine de fumée il faut marcher à quatre pattes pour regagner la porte.

Au milieu de tant de désolation et d'horreur je trouve une poésie où je lis « J'aime, en hiver surtout, ces grands lits de province / Dont les draps lessivés à la cendre de bois / Embaument... Sur les toits la girouette grince / Et les chiens dans la nuit jettent de longs abois... » *

... Ont été également trouvées sur le Xon des caisses de bandes pour mitrailleuses allemandes.

On n'a pas trouvé de balles dum-dum* sur le Xon.

Un compte-rendu officiel dit « Sur les positions que nous avons enlevées à Xon, nous avons trouvé des morts appartenant à cinq régiments différents ».

1 heure ½. Temps de brouillard. C'est le repos, un silence de deuil. L'horizon est tendu de voiles blanches...

Dans la cave que le 325 nettoie, nous attendons

[haut de page]

Signal de Xon

qu'on nous relève.

Dans le coin enfumé où q[uel]q[ues] soldats du 325 font la cuisine nous causons de la bataille du Xon. Q[uan]d les boches se furent emparés des tranchées du Signal notre inf[anterie] attaqua de jour. Le soir sans que l'artillerie ait donné le 277 s'avança sur Norroy. Les mitrailleuses boches les fauchèrent ([3 mots grattés]). Un lieutenant héroïque arrivé d'abord d[an]s le village cria : « Rendez-vous ? » - Merde ! Répondit un officier allemand. Alors les mitrailleuses ricanèrent... Mais ce sont des histoires.

Tout à l'heure on enterrait un cheval dans une grange... Me voilà habitué à ces ruines. Il fait très froid. Quelques flocons de neige.

Mon moral fut-il jamais meilleur. La perspective d'une attaque tout à l'heure ne m'émeut pas le moins du monde. Je m'étonne de l'inquiétude de camarades...

Ce matin les corbeaux ont passé en vol large sur le ciel blanc, poussant des cris de fête.

9 heures du soir. Au milieu d'un couloir de tranchée où circule un vent humide, couché avec la section sur des branchages recouverts d'un peu de paille, au milieu d'une immense organisation défensive qui ressemble à quelque village des recoins de l'Afrique ou de la Malaisie, pendant qu'une flamme de bougie fait danser sur cette page blanche les branches d'ombre et de lumière... C'est la Baraque des Romains* où depuis plus de cinq mois vivent des soldats. Et Chaise[?] certes, mais autrement de gaieté dans ce réduit où l'on se sert[sic] que la bougie ne met de lumière [sic : phrase incohérente]. On est presque heureux d'être là...

Mercredi 24 février. 7 heures. Nous arrivons par le chemin de fer à St. Nicolas du Port. La neige tombe mêlée à la pluie. Temps gris de grand mauvais temps.

[haut de page]

Varangéville

Hier soir marche pour aller prendre le train à Dieulou[ard] et nous passons à Atton Loisy. J'ai une douleur dans le genou. Mais je ne sais pas ce que sait[sic] que souffrir.

Joie de retrouver Varangéville. J'ai une superbe et très fine lettre de Mlle Louise, quantité de paquets (Mlle Allier, Brun Buronal[?]).

Jeudi 25 février. La neige est tombée pendant la nuit. Le temps est humide. Je pense aux soldats qui sont restés dans les tranchées du Signal de Xon ou qui vivent à la Baraque des Romains.

Mon genou semble vouloir s'enkiloser[sic]. Je serais désespéré s'il me fallait quitter mon rég[imen]t... Hier après-midi j'ai rendu visite à F[erlet] à l'hôpital. Le soir j'avais la fièvre...

Je relève du « Journal » l'épisode suivant « Pont à Mousson écope d[an]s le combat de Norroy. La reprise par nos troupes du hameau de Norroy, écart de Lesménils, au pied du Signal de Xon, nord-est de Pont à Mousson a couté hier aux Allemands. Ces derniers se croyant définitivement vainqueurs étaient descendus dans la plaine et s'avançait[sic] vers Pont à Mousson en rangs serrés, se préparant sans doute à y faire une nouvelle entrée.

Nos artilleurs renforcés pendant la nuit et admirablement cachés les laissèrent venir jusqu'à 500 mètres, puis le drame macabre commença.

Au dire des témoins – tous les mussipontains pouvaient assister à ce spectacle - ce fut un épouvantable massacre de Boches.

On estime à plus de deux mille ceux qui restèrent sur le carreau.

Pont à Mousson eut malheureusement une copieuse pluie de marmites allemandes. Cela fait la 74^e [2 mots illisibles] et la 23^e vieli[?] civile »

[haut de page]

Varangéville

Vendredi 26 février. Retour au pays civilisé... Je partage les gâteries délicieuses de ma grande amie avec les camarades qui n'ont jamais rien.

[2 coupures de journal non identifié et non daté ; certaines lignes semblent avoir été grattées]

LA BATAILLE

autour du signal de Xon

**Une lutte acharnée
de 5 jours**

La perte et la reprise de Norroy-hameau

Communiqué officiel

La hauteur du signal de Xon forme, sur notre ligne, au nord de Pont-à-Mousson, un saillant.

Nous avions organisé cette position avancée qui protège indirectement la ville de Pont-à-Mousson et domine la vallée de la Moselle et de la Seille.

A l'est de cette hauteur, le hameau de Norroy -- qu'il ne faut pas confondre avec le village de Norroy sur la rive gauche de la Moselle -- n'était occupé que par un petit poste.

Dans l'après-midi du 13, les Allemands, par une attaque brusquée, se rendirent maîtres du signal de Xon et du hameau de Norroy.

Cette attaque brusquée fut exécutée par deux bataillons et préparée par un bombardement intense d'obus de gros calibre. La compagnie qui tenait le signal fut assaillie par les troupes ennemies à l'assaut, lorsqu'elle sortait des abris où elle avait cherché protection contre l'artillerie. Elle fut submergée. Un officier réussit cependant à en ramener une partie dans nos lignes.

Le soir même, par une contre-attaque nous reprenions pied sur la hauteur, dans sa partie sud.

Dans la journée du 14, l'action se poursuivit et à la fin de l'après-midi, l'ennemi ne tenait plus, sur les pentes nord, que quelques éléments de tranchées. Il réussissait, par contre, à se maintenir sur les pentes ouest et est où il creusait des tranchées. Il tenait toujours le hameau de Norroy.

Le 16, nous reprîmes l'attaque. Notre artillerie bouleversa les défenses ennemies organisées à la lisière de Norroy.

Deux compagnies du 277^e s'élancent dès que le canon s'est tu. Un combat acharné s'engage dans les rues, et de maison à maison. Pendant que se déroule cette lutte confuse, l'artillerie lourde allemande bombarde le village, atteignant défenseurs et assaillants.

Les soldats du 277^e, sous la conduite de chefs énergiques, combattent opiniâtement et font preuve du plus beau courage.

A la fin de la journée, le hameau n'était pas encore à nous. Nous tenions seulement les tranchées s'étendant à l'est des maisons jusqu'au cimetière.

Le même jour, sur les pentes ouest du signal de Xon, une contre-attaque ennemie était repoussée par nos feux d'artillerie.

Le 18, les Allemands étaient définitivement chassés de toute la hauteur du signal de Xon et du hameau de Norroy.

Quoiqu'en ait dit le communiqué du grand-état major allemand, l'ennemi n'a pas évacué Norroy de son plein gré. Pendant plus d'une heure, la lutte fut très chaude et se livra dans le hameau où nous entrâmes baïonnette au canon. Les Allemands, très éprouvés, ne purent tenir ni à Norroy, ni sur la pente du signal.

Des cadavres, très nombreux, ont été trouvés sur le terrain. Ils appartenaient à cinq unités différentes de la landwehr, des pionniers et des sections de mitrailleuses.

Par l'importance des effectifs engagés et par la concentration de leur feu, les Allemands ont révélé le prix qu'ils attachaient à ce point avancé de notre ligne. Malgré tous les moyens mis en œuvre, leur entreprise s'est terminée, finalement, par un échec complet.

Le combat de Lesménils

Nouveaux détails

Nous avons publié le récit officiel de l'affaire du signal de Non. On lira certainement avec intérêt les détails suivants qui nous parviennent de Pont-à-Mousson :

C'est le samedi, 13 février, que les Allemands attaquèrent nos postes avancés. L

...mes environ. L'attaque fut soudaine, imprevue, et devant le nombre, nos troupes d'avant-garde se replièrent sur le gros, tout en infligeant des pertes sérieuses à l'ennemi. Ce fut dans ces circonstances que le capitaine Cochin trouva la mort dans une de nos tranchées.

Les Allemands occupèrent le versant nord du signal de Non. Le lendemain, enhardis par leur succès, ils voulurent pousser plus loin leur avance, pour s'emparer de l'autre versant et occuper toute la position. Ce deuxième mouvement échoua complètement. Venant en masses serrées, suivant leur tactique, ils s'avancèrent par la route de Metz, mais furent arrêtés net dans leur élan par le feu de notre artillerie de

1
e.
Nos artilleurs, voyant l'infanterie ennemie arriver en colonne par quatre, précédée de quelques uhilans, l'attendirent à bonne portée et au moment précis où les Allemands allaient s'élançer, les 75 ouvrirent le feu. Ce fut un véritable massacre : les obus pleuvaient à la tête, au milieu et en queue de la colonne ; les Boches volaient dans toutes les directions et nos 75 les poursuivirent ainsi pendant leur retraite qui fut désastreuse. La route était jonchée de cadavres allemands.

Le lundi 16, l'artillerie prépara le terrain pour la contre-attaque qui fut prononcée le 17 par nos troupes. Celle-ci fut menée énergiquement. Il y avait, de notre côté, presque une division d'engagée, les Allemands, comme l'a dit le communiqué, mirent en ligne 5 régiments au moins. Mais rien ne put arrêter l'ardeur de nos troupes lesquelles, bien soutenues par notre artillerie, bousculèrent les Allemands dans les tranchées à coups de baïonnette, faisant aussi une excellente besogne avec les grenades à main. C'est ainsi que les Allemands furent délogés du hameau de Norroy et de l'

Il y eut un corps à corps terrible entre nos soldats et les Allemands dans le petit hameau de Norroy. Nos troupes attaquèrent les maisons où s'étaient réfugiés les ennemis. Au travers des cloisons, des planchers, les coups de feu partaient. Les Allemands pratiquaient des brèches dans les murailles pour laisser passer les canons de leurs mitrailleuses ou des fusils. Nos soldats profitèrent de ces ouvertures pour lancer des bombes ou grenades à main lesquelles causaient des pertes énormes à l'ennemi.

Norroy fut donc enlevé de haute lutte par nos troupes et non évacué de plein gré par les Allemands, comme l'a prétendu leur communiqué.

Pont-à-Mousson eut chaud pendant tous ces jours-là. Les habitants, déjà habitués à des combats semblables, gardèrent tout leur sang-froid. Leur confiance en la vaillance de nos troupes resta inébranlable : il n'y eut pas de panique.

Un grand nombre d'actes individuels de courage et de bravoure se produisirent, lesquels furent récompensés, par la remise à leurs auteurs de la médaille militaire. La cérémonie eut lieu le jeudi, rue du Camp, devant une foule nombreuse et émue.

On signale particulièrement la conduite d'un cycliste d'infanterie qui partit comme volontaire vers les tranchées allemandes et tua de nombreux fantassins ennemis, avec les grenades à main et, notamment, un tireur allemand de première force qui, bien abrité, nous abattait un homme à chaque coup de fusil et à 1200 mètres, d'une balle au front ! C'était un redoutable adversaire, mais il trouva également son maître en ce vaillant cycliste lanceur de bombes, qui à son tour le mit pour toujours hors de combat.

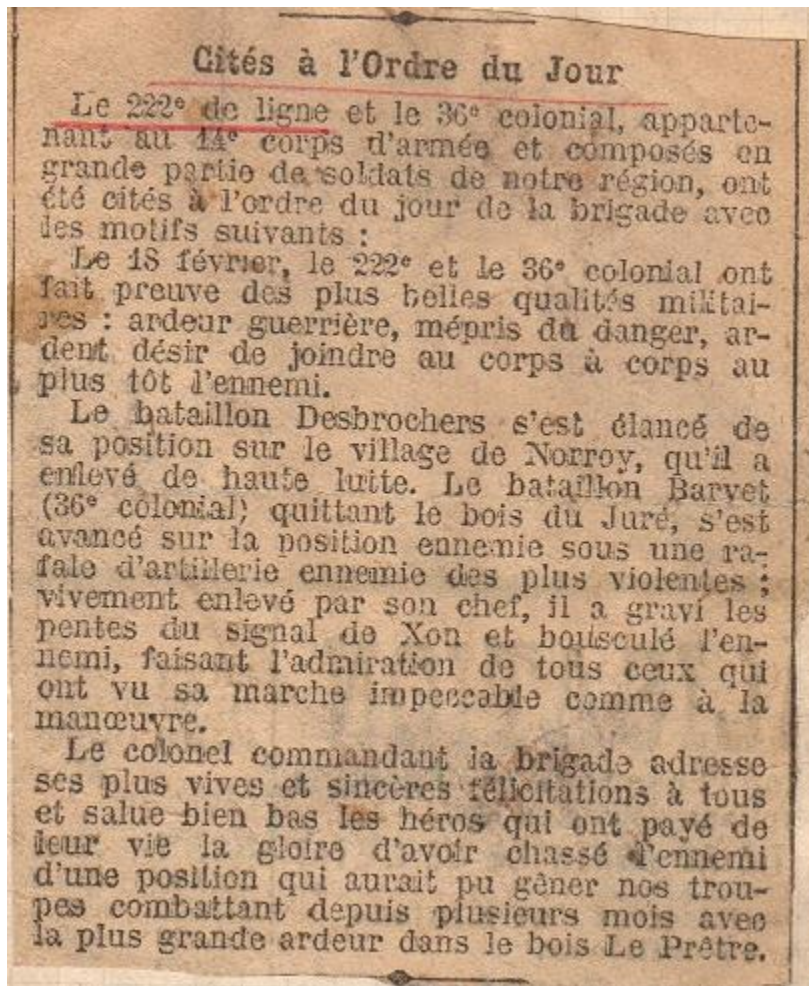
[Après le 26 février, le régiment est en cantonnement à Varangéville puis Serres et ne mentionne plus la bataille; cependant le 12 mars Joseph Laforge insère l'article suivant]

Jeudi 12 mars.

[haut de page]

[Serres](#)

Un camarade me communique cette note parue paraît-il dans le Lyon Républicain :



[coupure du journal *Le Lyon Républicain*, non daté]